

LES DEUX MARIAGES DE CECILE

PREMIERE PARTIE

L'EMPOISONNEUSE

I

LE BAL.—L'INJURE

Le 16 avril 187...., une grande animation régnait dans la ville de...., sous-préfecture normande.

Le doyen de la Faculté de X.... venait de se rencontrer, au mariage d'un parent, avec le général commandant à...., un ancien ami, dont la présence lui causait un vif plaisir.

Par une coïncidence heureuse, M. Provenchère, le sous-préfet, recevait, au même moment, l'annonce de sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur, faveur que lui avaient value, disait le *Journal officiel*, "vingt ans de services dévoués."

Pour fêter dignement cette éclatante distinction, Mme Provenchère, née de Graillac, avait décidé qu'un grand dîner, suivi d'un concert et d'un bal, réunirait "l'aristocratie du pays," aristocratie de nom, d'argent, de situation.

M. Provenchère s'était hâté de mettre à profit le séjour du doyen et du général pour aller leur porter une respectueuse invitation.

Les deux personnages avaient répondu gracieusement qu'ils estimaient trop le "fonctionnaire intègre," "l'administrateur intelligent" pour refuser de présider au dîner et au concert qui devaient célébrer "un acte de tardive justice du gouvernement."

Ces paroles se trouvèrent répétées sur tous les tons, et l'organe avoué de la sous-préfecture sut en tirer le fond de trois articles successifs, plus louangeurs les uns que les autres, pour les "hommes illustres" qui en fournissaient le texte.

Cette amabilité des deux personnages avait été une bonne fortune pour M. Provenchère, car l'épine la plus acérée de sa situation venait de la distance où le gardaient quelques vieilles familles obstinément attachées à "l'ancien régime," et qui rejetaient toutes ses avances, au grand déplaisir, hélas ! de Mme Provenchère, "née de Graillac."

La sous-préfète se sentait cruellement blessée dans son orgueil de ne voir, aux soirées officielles, que de "grosiers éleveurs" très riches, — mais fort empêtrés de toutes les cérémonies auxquelles la noble dame tenait la main, — ou de petits employés, dont l'unique habit noir montrait la corde.

Quant aux femmes de ces messieurs, elles n'étaient pas "nées," et leurs toilettes avaient toujours quelque chose de misérable ou de ridicule.

Or, depuis six ans que M. Provenchère administrait la ville de...., c'était la première fois qu'un refus dédaigneux n'avait pas accueilli ses invitations.

Les éloges du doyen de la Faculté de X...., "un noble," et du général, *marquis* de A.... accomplissaient ce miracle.

Où allaient ces messieurs, leurs égaux en naissance ne pouvaient être déplacés, et comme le journal de M. Provenchère, dans une série de petits articles supplémentaires, avait donné la description des préparatifs faits à la sous-préfecture, la curiosité était surexcitée à un degré rare dans ces contrées paisibles.

Loin d'en être réduit à solliciter des convives pour son dîner et des danseurs pour son bal, M. le sous-préfet n'avait eu que l'embarras du choix dans les nombreuses demandes dont il était assailli.

Pour la première fois, madame Provenchère, "née de Graillac," allait frayer "avec son monde."

La joie qu'elle en ressentait avait pris le dessus de ses préoccupations économiques. Le vieux et mesquin salon de la sous-préfecture, les bureaux, transformés, pour la circonstance, ainsi que la chambre de madame, tout disparaissait sous des draperies, des glaces, des arabesques de fleurs, des buissons d'arbustes, des appliques....

Quant au dîner, on ne s'en était pas fié à la science de la vieille cuisinière, et un chef, venu de Paris, avait été occupé, depuis une semaine, à confectionner les merveilles culinaires destinées à assurer à jamais les bonnes dispositions, envers M. Provenchère, de ses futurs convives.

Le dîner tardait à finir. Les invités au concert et au bal commençaient à arriver. En attendant l'apparition des illustres hôtes de monsieur le sous-préfet, ils formaient des groupes plus ou moins animés.

Deux jeunes gens venaient de se placer dans l'embrasure d'une fenêtre. De leur poste d'observation, ils examinaient les nouveaux arrivants et se faisaient parts de leurs réflexions mutuelles.

—Maintenant, disait l'un, que M. Provenchère est au mieux avec les Bourgeauville, les Grainville, les Bouquetot et autres célèbres personnages, nous pouvons compter sur une série de fêtes brillantes. Les housses du salon de madame la sous-préfète ne resteront plus inamovibles du premier de l'An à la Saint-Sylvestre.

—Comment, Edmond, dit une voix railleuse, vous riez de ces housses ! Elles vous ont pourtant inspiré ce sonnet si apprécié de madame Provenchère, "née de Graillac."

Edmond se retourna.

—Ah ! c'est vous, Maxime ! Par où donc êtes-vous arrivé ? D'ici, nous surveillons la grande porte du salon.

—Et vous ne m'y avez pas vu paraître, car je sors de la salle à manger.

—Diable ! de la salle à manger ! Mes félicitations, mon cher, pour cette distinction inouïe !

—Inouïe, si vous le voulez, je ne tiens pas à vous contrarier ; mais, dans tous les cas, soyez-en persuadé, j'ai apprécié cette distinction à sa juste valeur.

—Et vous avez eu le courage de garder le secret d'une faveur qui vous eût suscité tant de jaloux ?

—N'allez-vous pas me faire un mérite d'une discrétion toute naturelle, puisque le secret m'avait été demandé.

—Vraiment ! A quel propos ?

—Pour une raison bien simple. Les invitations officielles et d'urgence ayant excédé le nombre primitivement fixé, la place était des plus restreintes. Alors, craignant des sollicitations que l'on n'eût pu satisfaire, force s'est trouvée d'imposer silence à ceux qu'une raison quelconque portait à favoriser.

—Bien ! Mais complétez donc, mon cher Maxime, ces intéressants renseignements en nous disant la "raison quelconque" qui vous a fait inviter. Serait-ce parce que monsieur le sous-préfet a eu le bon goût de vous demander de lui rédiger le discours indispensable pour le moment solennel des toasts ?... Allons, le voilà parti, le fin diplomate !

A peine, en effet, ces questions compromettantes avaient-elles été prononcées, que Maxime s'avancait avec empressement vers une vieille dame arrêtée au seuil du grand salon, et, après l'avoir saluée avec respect, la conduisait à une place bien choisie.

—Voyez-le, Paul, dit Edmond au jeune homme resté près de lui. N'ai-je pas raison d'appeler Maxime Dutertre un fin diplomate ! Il a su conquérir les bonnes grâces de Mme Daubrée, la dernière représentante d'une race d'antiques et riches bourgeois. Puis, tout à l'heure, vous le verrez au mieux avec la majestueuse et antique comtesse de Tourgéville.

—Cela prouve son courage, interrompit Paul. Car en vérité une heure avec ces trop respectables matrones serait, pour moi, un supplice que les plus grands honneurs ne parviendraient pas à adoucir.

—Cela prouve, étourdie que vous êtes, l'esprit et le jugement de Maxime. Par Mme Daubrée, il a un appui dans la bourgeoisie, où il peut espérer trouver une femme dotée de la fortune qui lui manque. Grâce à la comtesse, il a la certitude de se voir accueilli et chaudement protégé par la noblesse du pays.

—Vous oubliez madame la sous-préfète avec laquelle, d'après le bruit général, il est au mieux.

—Chut ! chut ! n'allez pas me brouiller avec une personne estimable, en répétant de sottes calomnies. Mme Provenchère, "née de Graillac," est tout simplement alliée avec Maxime, pour, à eux deux, essayer de dégrasser le nommé Provenchère, "l'administrateur intègre, intelligent," etc., etc. (pour la suite, lisez le journal), qui n'aura d'autres torts que de manquer de manières, chose insupportable pour le noble sang des Graillac, auquel il a l'honneur insigne d'être uni.

—Quelle ironie ! Certainement, il doit y avoir là-dessous une histoire de rivalité. Maxime ne vous aurait-il pas supplanté, mon pauvre Edmond, malgré votre beau sonnet en l'honneur des housses ?

—Laissons ces folies ! Occupons-nous plutôt des charmantes femmes qui commencent à arriver.

—Toutes ont arboré leurs plus superbes toilettes.

—Pensez donc. La presque totalité des officiers en garnison à X.... sont ici. Il nous faut pour ce soir, nous résigner à un rôle très subalterne. Il nous serait à peu près impossible de lutter contre le prestige des épaulettes et des ceinturons d'or.

—Ah ! voilà la belle madame Brécet, dans tout l'éclat d'une robe de satin couleur de soleil, et les demoiselles Fortin, jeunes personnes de trente à trente-cinq ans, habillées de mousseline blanche et parées de rubans bleus, comme de bonnes petites naïves pensionnaires.

—Voyez, Edmond, voyez cette toute gracieuse femme ! Ne semble-t-elle pas vouloir se dérober derrière le grand jeune homme qui lui donne le bras ? Comme elle a l'air timide !

—Quoi, Paul, vous ne la reconnaissez pas ? C'est Mme de la Géraudaye, autrefois Mlle Cécile Monseil.

—Rappelez-vous que j'ai quitté X.... depuis six ans.

—Eh bien ! mon cher, apprenez, une fois pour toutes, qu'il est de bon goût de ne pas trop parler de Mme de la Géraudaye.

—Que voulez-vous dire !

—Je vous répondrais volontiers : "Ecoutez et jugez !" Mais j'ai promis de vous être agréable.... Sachez donc que Mlle Cécile Monseil, après avoir eu l'adresse d'attirer dans ses filets le plus riche propriétaire de l'arrondissement et de s'en être fait épouser, a eu le bonheur de devenir mère trois fois. Néanmoins, la fatalité a voulu que deux de ses enfants mourussent à peu près subitement et dans des circonstances qui ont déplu à certains caractères mal faits.